

Bienvenue à vous tous, réunis ici aujourd'hui dans la prière autour de la figure de saint Camille de Lellis.

Au nom de notre supérieur général, le père Pedro Tramontin, et des confrères de cette communauté camillienne de la « Maddalena », je vous invite à prier pour notre Ordre camillien – pour le supérieur général, pour les jeunes confrères en formation, pour les confrères âgés et malades, pour ceux qui sont en questionnement vocationnel, pour ceux qui vivent la joie de leur consécration ; pour tous ceux – hommes et femmes – de la famille charismatique camillienne qui s'inspirent aujourd'hui du charisme de Camille de Lellis.

Une invitation à prier pour tous les malades, pour tous ceux qui, par savoir, par conscience ou par amour, prennent soin d'eux.

Le 14 juillet 1614, Camille de Lellis mourait, ici même, dans la maison-couvent de la *Maddalena*.

Le souvenir de sa mort – de son entrée au ciel – pourrait aujourd'hui être une bonne occasion de réfléchir à la ferveur d'antan du charisme camillien, en redonnant une nouvelle crédibilité au ministère hospitalier et à l'apostolat domestique des « *pères de la bonne mort et du beau mourir* », à partir du style de vie avec lequel saint Camille vit et célèbre sa propre mort.

La récente restauration des deux toiles latérales de l'autel de la gloire de saint Camille a mis en évidence précisément ce détail structurel : deux camilliens, aux allures angéliques, qui, sous le regard du Fondateur, assistent dans la pénombre deux mourants – l'un déjà décédé, comme en témoigne sa pâleur cadavérique. Pourquoi nos pères, précisément à l'occasion de la béatification du saint en 1742 et de sa canonisation (29 juin 1746), ont-ils fait ce choix de graver dans les siècles la sainteté du saint à cette forme spécifique – mais universelle – de ministère ? Je dis universelle, puisque la mort est la seule « *réalité totalement réelle* » de la vie... tout le reste n'est que des « réalités possibles ». ..

Notre tradition nous indique que dès le début de la fondation de l'Ordre, la piété et le zèle avec lesquels saint Camille et ses confrères accompagnaient les agonisants étaient tels qu'ils laissaient croire que la présence du *Ministre des malades* au chevet du mourant était un signe de prédestination. C'est ainsi que le peuple commença à les appeler « *pères de la bonne mort et du beau mourir* ».

Malheureusement, pendant longtemps, on n'a plus voulu parler de la mort et du fait de mourir, peut-être parce qu'on s'en préoccupait trop à l'époque précédente, ou à cause d'un refoulement silencieux provoqué par l'ivresse du progrès technico-scientifique de la société post-industrielle. Compte tenu de cette ambiguïté dans l'attitude de l'homme contemporain face à cet événement capital de notre vie, je suis de plus en plus convaincu que l'attitude que l'on adopte face à la mort dépend en grande partie – voire entièrement – de l'attitude que l'on adopte face à la vie.

Prenons, par exemple, la vie et la mort de saint Camille. Il est clair que l'expérience du saint s'inscrit dans une époque bien éloignée de la nôtre, culturellement marquée par d'autres repères et valeurs. Mais c'est peut-être justement cette distance temporelle et culturelle qui nous aidera à redécouvrir, ou à consolider, notre façon de vivre et donc aussi de vivre de manière responsable, lorsque viendra «*l'heure de notre mort*».

La mort de saint Camille est minutieusement racontée par son premier biographe contemporain, le père Sanzio Ciatelli, dans le *Transito* de saint Camille. Quel *visage* de la mort s'y révèle ? De quelle manière Camille vit-il sa mort et son agonie ?

On est frappé par la *sérénité* qui se dégage de l'ensemble du tableau sur lequel se déroule l'agonie de Camille. Et cela sans rien enlever au *caractère solennel* et *dramatique* de l'événement.

La mort est comprise comme l'étape – ou le passage – le plus important de la vie. Camille en a pleinement conscience. La dimension dramatique de la mort émerge de cette conscience et s'exprime comme une tension entre la joie intense que Camille éprouve à l'idée qu'il entrera bientôt dans la vie éternelle, et la prise de conscience de son indignité face à un tel don, raison pour laquelle il n'en appelle qu'à la miséricorde de son Seigneur.

Une autre tension domine toute la scène : le *désir intense d'être pour toujours avec son Seigneur* qu'il a servi ici-bas à travers les pauvres malades. Depuis qu'il a appris des médecins le caractère irréversible de sa maladie, tout en lui tend vers ce but et il ne cesse de vouloir s'y précipiter. Et ce n'est pas par crainte des souffrances qui pourraient accompagner son déclin, mais uniquement par le désir de «*partir se reposer au Ciel avec le Christ*». Lui, dans la certitude de la vie éternelle, est bien conscient que la mort ne met pas fin à la vie, mais qu'au contraire, elle y fait enfin entrer dans sa plénitude.

Camillo n'oublie ni ne néglige de mener à *terme ce qui a été sa mission terrestre* : le service des pauvres malades à travers la fondation d'un ordre religieux. De ce souci jaillissent les *paroles essentielles* qu'il adresse à ses confrères rassemblés autour de son lit ; ainsi que la *lettre testamentaire* qu'il adresse à ses fils présents et futurs – où, à travers l'expression de ses dernières volontés, se résume la pensée, ou plutôt la passion pour les *pauvres de Notre Seigneur*, qui l'a animé tout au long de sa vie ; et enfin le *testament spirituel* qui révèle les fibres les plus intimes de sa spiritualité, et qu'il souhaite voir enterré avec son corps.

Mais peut-être que l'aspect qui frappe le plus l'observateur d'aujourd'hui devant ce magnifique tableau, c'est la *place centrale occupée par la figure de Camille mourant* : en effet, il est le seul protagoniste de tout l'événement et gère sa propre mort de manière *absolument personnelle*. La forte personnalité de Camille, forgée par l'engagement intense dans l'accomplissement de sa mission, reçoit dans la mort la touche définitive qui le caractérise désormais, pour toujours, comme celui qui s'est entièrement donné «*aux pauvres malades de Notre Seigneur*», ou, ce qui

revient au même, «*donné pour servir le Seigneur Jésus-Christ dans les pauvres malades*». C'est là, me semble-t-il, l'aspect qui distingue la mort de Camille de la mort et de la façon de mourir de l'homme de notre temps.

Quelle figure d'homme se dégage de ce récit ?

Camillo mène une profonde *vie intérieure*, comme en témoignent sa prière, son désir de « *se recueillir en lui-même* » pour assimiler le sens de l'acte sacramentel du viatique et de l'onction qu'il a vécus, ainsi que sa conviction de *l'espérance en la vie future* où il sera *avec le Christ* pour toujours. C'est pourquoi il est *libre de décider* de lui-même et de sa mort, de *se remettre* à l'amour miséricordieux de Celui dont il attend « *l'appel* », et c'est pourquoi il prend des décisions importantes le concernant dans son « *testament* ».

La « *lettre-testament* », ensuite, ainsi que les paroles qu'il adresse aux religieux rassemblés autour de son lit, montrent à la fois le *souci qu'il continue d'avoir pour l'œuvre qu'il a entreprise*, et le *don de soi*, de sa vie, qu'il a fait à Dieu et aux malades dans le besoin, en s'efforçant pour que ce service perdure dans le temps au-delà de sa mort.

Cette manière de mourir est le *fruit d'un long parcours de vie, semé de souffrances et d'ardeur*. L'existence de Camille s'est déroulée, après une jeunesse tourmentée, désordonnée et égarée, dans une cohérence extrême avec ce qu'il avait pressenti à la suite de ce qu'il appelle sa conversion, le 2 février 1575 : «*Comme terrassé par la lumière divine, il se laissa tomber à terre au milieu de la route. Là, agenouillé sur une pierre, il se mit, avec une douleur inhabituelle et des larmes qui coulaient à flots de ses yeux, à pleurer amèrement sur sa vie passée [...] Pardonne, Seigneur, pardonne à ce grand pécheur. Accorde-moi au moins le temps d'une véritable pénitence*».

Camillo consacrera le reste de sa vie à comprendre et à mettre en œuvre le dessein que Dieu a sur lui, celui de servir les malades dans le besoin : une existence vécue dans l'amour passionné du Christ crucifié, aimé et servi à travers les personnes qui souffrent ; une existence éminemment *dialogique*, qui se déroule en effet dans un dialogue continu avec le Crucifié afin qu'il l'éclaire dans la poursuite de ce que le Christ lui-même définit comme « *son œuvre* » et non celle de Camille ; une existence *totale ouverte à la transcendance* du Dieu de Jésus-Christ, et donc ouverte à l'espérance de la résurrection.

Trois axes guident l'existence de Camille et éclairent le sens de sa mort : la *certitude de la vie éternelle*, qui ne s'ouvre pleinement qu'après la mort. La mort est ainsi comprise comme un *passage*, moment suprême de la transformation du disciple du Christ commencée par le baptême : «*En effet, vous avez été ensevelis avec lui par le baptême, et vous êtes aussi ressuscités avec lui d'entre les morts* » (Col 2, 12).

Deuxièmement, toute l'existence de Camille est marquée par les *entretiens avec le Crucifié*, la Vierge Marie, saint Michel Archange et les saints. Il a pris au sérieux la recommandation de l'apôtre : « *Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les choses d'en haut... pensez aux choses d'en haut, là où se trouve le Christ* » (Col 3,1). La foi en la résurrection mûrit sur le terrain de la rencontre authentique avec Dieu, du dialogue incessant avec lui, à travers une vie articulée autour de cette relation intime et personnelle avec le Seigneur.

Enfin, Camille mène sa vie dans une attitude constante de *service aimant envers les pauvres malades*. Il vit totalement décentré de lui-même, pour être tout entier « centré » sur le Christ qu'il voit dans la personne qui a besoin de soins et de tendresse. C'est une attitude d'*ex-stase*, c'est-à-dire un être « hors de soi », non « préoccupé » par soi-même, mais tout entier tendu, attentif à « l'autre-que-soi ». Là encore, Camille prend au sérieux l'affirmation évangélique : « *Celui qui cherchera à sauver sa vie la perdra, mais celui qui la perdra la sauvera* » (Lc 17, 33).

Camillo, dans sa mort, nous révèle que l'homme n'atteint son épanouissement qu'en se *transcendant*, c'est-à-dire en s'engageant pour quelque chose, pour quelqu'un d'autre que soi : si, au contraire, on s'acharne à rechercher directement son propre épanouissement, son propre bonheur, on est condamné à ne jamais les trouver.

Tel fut *l'art de vivre* de Camille, qui l'a préparé à son *art de mourir* tout à fait personnel. On peut même dire que la mort de Camille est l'expression la plus aboutie de son *art de vivre*